

La première séance

Les débuts du cinéma à Compiègne (1897-1910)

Feuilletant les numéros du journal compiégnais "*Le Progrès de l'Oise*" parus dans les années 1900, je découvris par hasard un article du 5 janvier 1897 annonçant la première séance de cinématographe à Compiègne. Elle était organisée dans la salle des fêtes d'un hôtel compiégnais, un peu plus d'un an après la fameuse projection des frères Lumière, au Grand Café du boulevard des Capucines, un 28 décembre 1895.

Dans les années qui suivirent, la presse locale ne se fit l'écho d'aucune nouvelle séance, alors que le cinématographe envahissait notre territoire.

Ce fut cinq ans plus tard, en mars 1903, que le cinéma forain reprit le flambeau à l'occasion de la Foire des Capucins, si appréciée des compiégnais.

Pendant les sept ans qui suivirent, les projections de films furent presque exclusivement le fait de ces artisans forains, jusqu'à ce qu'en 1910 les salles se sédentarisent à la demande du public, friand des réalisations du 7ème art, et aussi sous la pression des sociétés de production, Pathé en tête, qui souhaitaient distribuer leurs films par l'intermédiaire de salles permanentes.

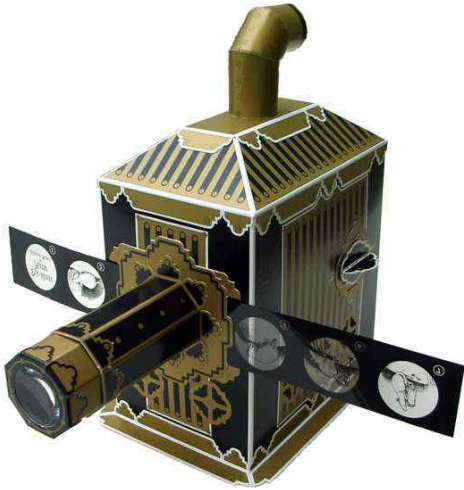
C'est cette histoire que nous allons vous conter.

Jean-Pierre Duterne

Décembre 2021

1- Avant le cinéma, la lanterne "magique"

Bien avant l'invention du cinématographe, la représentation d'une image sur un écran est née au XVII^{ème} siècle, dès que l'optique a su fabriquer un système de lentilles convergentes capables de projeter une image. L'origine de l'invention peut être attribuée à l'astronome hollandais Christiaan Huygens, vers 1659. D'abord appelée « lanterne de peur », la lanterne magique est l'ancêtre de notre projecteur de diapos. Elle était fabriquée par les lunetiers. Un auteur du XVII^{ème} siècle la décrit ainsi : « *C'est une petite machine optique, qui fait voir dans l'obscurité, sur une muraille blanche, plusieurs spectres et monstres affreux, de sorte que celui qui n'en sait pas le secret croit que cela se fait par art magique* ».



La source de lumière était fournie par une bougie ou une lampe à huile. Un tube de métal la surmontait, destiné à dissiper la chaleur.

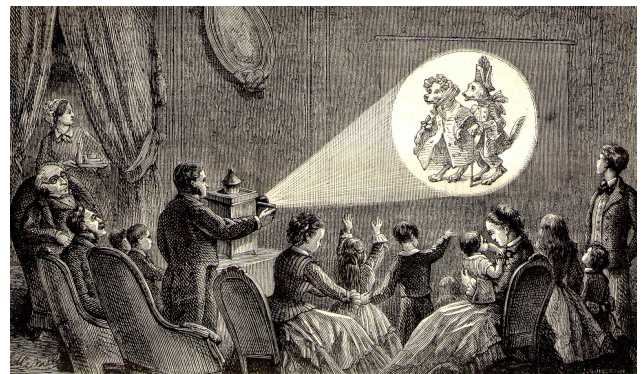
Au travers des plaques de verre colorisées, le "montréur d'images", souvent d'origine savoyarde ou Auvergnate, projetait des vues fixes censées donner le frisson aux spectateurs avec des scènes de crimes, de squelettes ou de vampires... mais il pouvait également s'agir de scènes de batailles, de scènes mythologiques ou Biblique, des anecdotes sur le souverain en place, y compris des caricatures politiques.

Ces spectacles se déroulaient lors de séances privées organisées dans les salons, mais surtout à l'occasion de foires ou de fêtes locales. Au XVIII^{ème} siècle, la

lanterne était une attraction fort prisée d'une population naïve et crédule qui y voyait une manifestation quasi magique.

Les montreurs d'images se déplaçaient de ville en ville avec leur lanterne et un instrument de musique, orgue de barbarie, violon.... Ils attiraient les badauds au cri de "*Lanterne magique !*" avant de s'installer sur la place publique ou dans certaines maisons accueillantes. Il est fort probable que Compiègne reçut à cette époque la visite de ces colporteurs.

"Nombreux étaient les foyers au XIX^{ème} siècle à posséder une petite lanterne en fer blanc : le jeune Honoré de Balzac assiste à des projections, de même que Charles Dickens. Georges Sand s'en sert à Nohan pour des spectacles de marionnettes ". Les organisateurs de conférences d'enseignement laïque comprirent tout l'intérêt de projections de vues fixes pour éduquer la population, tant pour exalter le sentiment républicain que de former les gens aux règles d'hygiène élémentaire. On les retrouvait partout, y compris dans l'Armée.



Une séance de lanterne magique au XIX^{ème} siècle

Le mouvement catholiques ne fut pas en reste, et un nombre important d'œuvres diocésaines répandirent aussi la bonne parole grâce à ces projections.

Nos arrière grand parents compiégnais connurent certainement ces séances de lanternes magiques, bien que la presse locale n'en fasse pas mention.

Dans le monde forain, on trouve trace de ces spectacles, à l'occasion de la Foire des Capucins qui se tenait à Compiègne de la fin mars au milieu avril de chaque année, sur la place de l'hôpital et rue de Paris.

Ainsi peut-on lire dans différents articles du *Progrès de l'Oise* :

- En mars 1868, place Saint-Germain : "A coté de la Belle indienne on trouve le *Diaphanorama*, ou la vue à travers des verres grossissants des sept merveilles du Monde."



Diaphanorama d'une vue d'Alger - fin du XIXème siècle

- En mars 1874, "On y trouve *Le Panorama* représentant les vues les plus curieuses de l'Europe"

- En mars 1881, " Citons le *Grand Musée du Progrès* sur la Place de l'Hôpital, dirigé par M. Volpette Gilbert qui annonce une série d'intéressants tableaux : la réception des ambassadeurs siamois, une excursion dans les houillères, le chemin de Croix, la Nouvelle Calédonie, et enfin comme il n'y a pas de plaisir chez nous sans la partie locale : une Chasse en foret de Compiègne!..."

En cette fin du XIXème siècle, si la lanterne magique et la projection de vues fixes font partie des spectacles traditionnels, l'image animée reste un rêve inaccessible. Il faudra attendre les quinze dernières années du XIXème siècle pour voir apparaître une succession d'inventions qui aboutira à la création du cinématographe.

2- Les débuts de l'image animée

L'animation d'une image existait depuis le XVIIIème siècle grâce à des jouets optiques plus ou moins perfectionnés qui faisaient rapidement défiler des images devant la rétine et qui donnaient l'illusion d'un mouvement. Dans le courant du XIXème siècle, des inventeurs améliorèrent les performances de ces jouets. Mais l'effet de mouvement ne durait que quelques secondes.



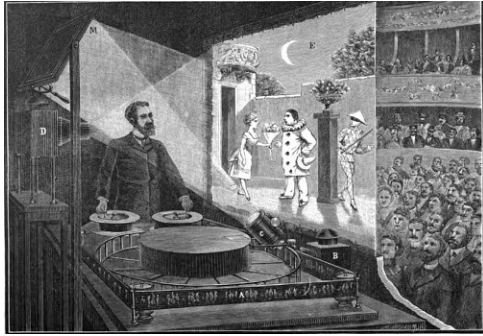
A gauche, le praxinoscope

A droite, le fusil
chronophotographique
d'Etienne Marey



La France fut pionnière en la matière grâce à quelques précurseurs :

- **Etienne-Jules Marey** conçoit en 1889 le fusil chronophotographique qui analyse le mouvement des hommes et des animaux en le figeant image par image. Cette technique consiste à prendre en rafale des instantanés sur une même bande de celluloïd. Mais Marey ne s'intéresse qu'à l'analyse du mouvement ; seule compte pour lui l'expérience scientifique. Il n'a ni la prétention ni l'intention de faire de l'art ou du divertissement. A noter, qu'il fut, avec Pasteur, l'un des rares scientifiques à être invité aux Séries de Compiègne.



Emile Reynaud et son praxinoscope à projection au Musée Grévin

- Autre pionnier, en 1880, **Emile Reynaud** met au point le praxinoscope à projection qui permet de projeter sur un écran une animation cyclique, via une lanterne magique ; il réalise de véritables dessins animés en 1892, qu'il présente comme attraction au Théâtre optique du Musée Grévin. Chaque film pouvait durer jusqu'à 5 minutes grâce à une bande de gélatine recouvert de gomme sur laquelle étaient dessinés les personnages en mouvement. Mais la bande est unique et ne peut être dupliquée. Ce fut un échec.

L'avancée technologique vint des Etats Unis et se produisit en quatre étapes :

Première invention, en 1888, **John Carbutt** met au point un support souple et transparent, le celluloïd composé de nitrate de cellulose, et qui après application d'une émulsion photosensible, peut être utilisé dans la photographie. Ce support remplace les plaques de verre qui sont très fragiles.

Deuxième utilisation : en 1889, **Georges Eastman**, le futur fondateur de Kodak et des appareils photographiques portables, fabrique et commercialise ce support sous forme de rouleaux souples de 70 mm de large destinés à ses appareils photo.

Troisième étape : **Thomas Edison**, alors mondialement connu pour l'invention du phonographe et de la lampe électrique, s'intéresse à ce nouveau support photographique qu'il fait découper en films de 35 mm doté de 4 perforations rectangulaires (C'est lui qui invente le mot "film"). Thomas Edison s'inspire alors du jouet optique conçu pour amuser les enfants qui propose d'admirer une succession d'images représentant un objet en mouvement. Son objectif était d'étendre la durée de rotation cyclique de ce procédé à quelques minutes, au lieu de quelques secondes.



A gauche, le kinetoscope

A droite,
un kinetoscope-parlor
à New-york



Il présente au Brooklyn Institute le 9 mai 1893 un projecteur, le kinétoscope et un film, "*Le forgeron*". C'est la première projection de cinéma. Mais le Kinétoscope est une visionneuse individuelle, le spectateur observant au travers d'un œilleton un film qui dure entre 30 à 60 secondes. En avril 1894, Edison ouvre à New York le premier Kinétoscope Parlor où pour 25 cents on peut visionner cinq films. Plus de 70 films sont tournés par les équipes d'Edison. Fin 1894 le kinétoscope est proposé avec succès au public dans toutes les grandes villes américaines, puis européenne, dont Paris.

Etape finale : la projection sur écran

Le kinétoscope arrive à Paris, boulevard Poissonnière, en juillet 1894. Il est alors probable que **les frères Lumière**, fabricants lyonnais de plaques photographiques, visionnent les films Edison, comme ils assistent à la projection des films d'Emile Reynaud au Musée Grévin. Pour eux l'image animée est un marché d'avenir, mais il faut trouver la technique pour projeter l'image sur un écran devant le public. Durant l'été 1894, ils mettent au point une caméra-projecteur reprenant le système de film 35 mm d'Edison ; celui ci, entraîné par un système de came, passe devant l'objectif de projection.

Le premier film Lumière, "*La sortie des usines Lumière à Lyon*" est tourné le 19 mars 1895 et présenté lors d'une séance privée de l'Académie des Sciences à Paris le 22 mars 1895.

La première projection publique a lieu le 28 décembre 1895 au Salon Indien du Grand Café Boulevard des Capucines, devant 33 spectateurs. On y montre dix "vues" tournées durant l'été, souvent au sein de la famille Lumière.



La séance de projection dure une vingtaine de minutes

La célèbre entrée d'un train en gare de la Ciotat ne fait pas partie du premier programme et ne sera projeté qu'à partir du 25 janvier 1896. Rapidement 2500 spectateurs par jour se pressent dans la salle du Grand Café. C'est un énorme succès qui a immédiatement des répercussions dans le monde du spectacle, notamment forain : on tient là une attraction extraordinaire, qui montre la vie quotidienne en mouvement, mais qui ne raconte pas une histoire. Le cinéma est né, mais pas encore le film !

Durant l'année 1896, le cinématographe connaît un succès foudroyant dans de nombreuses villes de France. Des entrepreneurs de spectacle, bien souvent issus du monde forain et qui ont la pratique du théâtre itinérant ou des spectacles féériques, font l'acquisition de projecteurs cinématographiques. Le projecteur des frères Lumière est largement copié par une bonne vingtaine de sociétés. Certains se recommandent même du nom et de la réputation d'Edison pour attirer le public.

Les premières projections en salles (que ce soit dans les théâtres, les salles des fêtes, les Hôtels de ville ou les arrière-salles des cafés) sont souvent mentionnées par la presse et les annonces locales. Le dernier trimestre 1896 voit également l'apparition de neuf théâtres forains présentant des images animées. On retrouve ainsi des projections à la Braderie de Lille, à la foire de Nîmes, à la Foire aux sabots de Saint Nazaire, à la foire de Laval, à la foire des Innocents de Limoges, à la foire d'Hiver de Nantes fin 96 début 97....., en tout 37 villes vont organiser des séances cinématographiques au cours de cette année.

Qu'en est-il pour notre ville de Compiègne ?

3- La première séance à Compiègne

La première projection cinématographique à Compiègne se déroula dans les salons de l'hôtel de Flandre, le mardi 5 janvier 1897, un an à peine après la séance du Salon Indien des frères Lumière. L'hôtel de Flandre possède alors une grande salle de réception où l'on organise de nombreuses fêtes et banquets.



L'hotel de Flandre au début du XXème siècle
Photo Hutin

Voici comment le journal *Le Progrès de l'Oise* annonce l'évènement :

"Le Cinématographe

La Société anonyme d'exploitation des cinématographes Edison informe les habitants de Compiègne qu'elle a délégué plusieurs de ses membres pour donner dans cette ville une série restreinte de représentations où on pourra admirer les résultats merveilleux apportés à cette admirable invention.

Les nouvelles vues qui seront représentées sont absolument irréprochables, tant au point de vue de la netteté qu'au bon fonctionnement des appareils ; elle couvriront un écran de 9 m2 et seront éclairées à la lumière oxy-éthérique.

Ces séances de cinématographie (ou photographies animées) seront précédées de projection d'une série de superbes vues où les spectateurs, tranquillement assis sur leur chaise et évitant les fatigues de longs voyages, contempleront les merveilles de France, d'Algérie, de l'Italie, de la Suisse et des et des bords du Rhin.

Quelques vues amusantes et mécanisées donneront la note comique du programme, trop chargé pour en donner ici la nomenclature.

Nous rappelons au public que nos appareils fonctionnent à Paris, Boulevard des Capucines et qu'il ne faut pas les confondre avec quelques appareils similaires qui ont pu circuler dans la région et qui n'en sont qu'une imitation imparfaite. Les séances auront lieu mardi soir à 8h 1/2 et les jours suivants dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Flandre.

Prix d'entrée, 0.75 Fr, places réservées, 1 Fr. Les amateurs pourront visiter l'appareil à l'entracte.

Nous ne pouvons qu'engager vivement nos lecteurs à aller voir ces séances, nous avons pu nous mêmes voir les appareils et les opérateurs, les uns et les autres nous promettant un spectacle fort intéressant."

Dans la semaine qui suit, le journal *La Gazette de l'Oise* relate le déroulement du spectacle:

Le Cinématographe

Très intéressante soirée, hier, à l'hôtel de Flandre, où la Société des cinématographes Edison donnait sa première séance qui a eu un plein succès.

Nombre de personnes s'étaient rendues à l'appel de la Direction et pas un n'a regretté les six quarts d'heure passés agréablement à contempler d'abord : les vues fixes, comme les huit ponts de Paris vus du Louvre, le Panthéon, l'Hôtel des Invalides, diverses galeries du Louvre ainsi que le château de Versailles, le petit Trianon, etc.

Le vues nous transportent ensuite à Strasbourg, puis en Italie, à Rome, Milan, Naples, à Pompéi où l'on admire les ruines de cette citée détruite par le Vésuve que l'on voit dans le lointain.

On passe aussitôt à la cinématographie, ou pour mieux dire à la photographie animée, où, grands et petits, jeunes et vieux, s'esclaffent devant le burlesque effet de la place de l'Opéra à Paris, où tous, les personnes, voitures, bicyclettes, tramways et autres s'entremêlent en marchant à reculons.

Défilé ensuite d'un escadron de dragons que l'on voit franchir une haie au champ de manœuvre ; le bain de mer ; les Soudanais au Champ-de-Mars ; une leçon d'équitation ; la Loïe Fuller et l'arrivée d'un train en gare, etc., etc. ...

En résumé, séance comme Compiègne n'a pas l'habitude d'en voir et qui rappelle beaucoup celles du Boulevard des Capucines.

Ce soir, ainsi que les jours suivants, confirmation de ces séances que nous engageons tout le monde à aller voir.

Rendez-vous, hôtel de Flandre, à 8h1/2.

Que dire de cette première séance? :

- Celle-ci est organisée par une société inconnue dans l'histoire du cinéma, "*la Société anonyme d'exploitation des cinématographes Edison*" On peut penser que l'équipe qui vient à Compiègne en janvier 1897 appartient à un entrepreneur forain profitant de la période d'hiver, durant laquelle il n'y a ni foires, ni fêtes locales ; il peut alors installer son équipement de projection dans des lieux fermés comme la grande salle des fêtes de l'hôtel de Flandre. On notera enfin que le texte du *Progrès de l'Oise* manie l'ambigüité en parlant "d'appareils fonctionnant Boulevard des Capucines", rappelant les projections des frères Lumière qui connaissent alors un énorme succès. De toute évidence, la soi-disant "Société d'exploitation des cinématographes Edison" veut tirer partie de la notoriété des projections Lumière.

- On peut s'étonner qu'en première partie, le programme propose la projection de vues fixes montrant des sites touristiques, ce qui n'a rien d'exceptionnel alors pour le public. Bien souvent le projectionniste de cinéma qui ne disposait que de bandes de 20 à 30 m de long devait disposer d'un bouche-trou pour recharger son appareil de projection. Il se servait ainsi de la lanterne magique que bien souvent il avait conservée de ses spectacles antérieurs pour faire la transition entre deux films, en projetant quelques plaques comiques ou artistiques. Et ce sont les plaques qui ouvraient et fermaient la séance avec des messages du genre "*Bienvenue, Bonsoir ou Fin*".

- Aucun document émanant de la Ville n'a été retrouvé précisant les conditions de sécurité exigées lors de la projection dans un lieu public. Ces règles ne seront rédigées qu'en 1907.
- Les films que les Compiégnois viennent voir en ce mois de janvier 97 ont été réalisés en France, à l'exception de la scène de danse attribuée à Loïe Fuller ; c'est l'un des grands classiques de la production Edison ; il a été tourné aux USA en 1895 avec la danseuse Annabelle Moree qui imite Loïe Fuller. Les autres films semblent avoir été filmés par différents cinéastes. Les forains achetaient alors des bobines provenant de différents producteurs.
- Le programme, que le journal décrit comme des "photographies animées", est avant tout un "cinéma d'attractions" qui ne raconte aucune histoire. Mais les programmes vont rapidement évoluer : Méliès crée son studio en 1897. Pathé et Gaumont ne vont pas tarder à réaliser de véritables films.

Les désagréments des séances cinématographiques (mai 1897)

Dans la foulée du succès des projections des Frères Lumière, dès 1896, de très nombreux fabricants déposent des brevets de matériel de projection en insistant sur la qualité de leur appareil. Et si certains fonctionnent de façon satisfaisante, nombreux sont ceux qui font dix fois pire que le projecteur Lumière qui a tendance à faire trembloter les images. Durant ces premières années du cinématographe, les "projectionneuses" feront pleurer leurs spectateurs. Et on parlera même de désagréments oculaires provoqués par la "cinématophtalmie".

L'article du *Progrès de l'Oise* du 1er mai 1897 en témoigne :

Les Compiégnois, qui ont assisté aux séances du cinématographe, ont été, comme tout le monde, frappés du "scintillement" désagréable qui blesse les yeux quand chaque tableau se déroule sous le regard des spectateurs. On dirait que les personnages, en défilant, sont exposés aux trépidations d'un foyer électrique ; la vision est coupée perpétuellement et les yeux se fatiguent de ces jeux de lumière.

On vient fort heureusement de parvenir à éviter cet inconvénient très réel, et la solution a été trouvée en dehors de l'appareil. Quelque soit le cinématographe employé, chacun pourra se mettre à l'abri de la scintillation. Comment? En regardant désormais à travers une sorte d'éventail japonais.

C'est M. Gaumont qui a mis la main sur "ce correcteur de scintillation". L'éventail dans sa partie supérieure est percé de façon à présenter une multitude de petits trous, un peu comme un treillis métallique. Il suffit de regarder à travers ces trous, - et aussitôt la sensation pénible de scintillation disparaît complètement. En tout cas, l'effet obtenu est réel, et il sera facile de s'en assurer, car maintenant on distribue gratuitement à tous les spectateurs le nouvel éventail à grille. C'est un attrait de plus pour les séances du cinématographe."

Le Cinématographe, une attraction mortelle

Le 4 mai 1897 se déroule le drame du Bazar de la Charité, rue Jean Goujon à Paris. Le *Progrès de l'Oise* relate les faits en première page dans son numéro du 6 mai :



L'incendie du bazar de la Charité, 4 mai 1897

Un effroyable incendie à Paris

Un épouvantable incendie a détruit hier le bazar de la Charité, rue Jean Goujon. Plus de cents personnes, la plupart des femmes et des jeunes filles ont trouvé la mort au milieu des flammes. Cette catastrophe a frappé en pleine fête donnée en vue de soulager les infortunes, de recueillir des orphelins, nombre de jeunes femmes et jeunes filles qui étaient accourues là heureuses et souriantes, rivalisant de zèle auprès d'acheteurs empressés. C'est après la visite que fit le nonce du pape Mgr Clari et au moment où douze cent personnes environ se pressaient dans le bazar, que l'incendie a éclaté. Un employé du cinématographe se précipita vers le baron de Mackau alors occupé auprès du comptoir des petites sœurs de l'Ascension.

- Le feu vient de se déclarer, lui dit il à voix basse

- Je me charge de prévenir ces dames, répondit le Baron, ne criez pas.

Mais il était trop tard pour éviter la panique. Déjà les flammes étaient visibles dans toute la longueur du bazar. Montées aux tentures du cinématographe, elles se communiquèrent au vélum qui était tendu en forme de plafond.....

Les causes du sinistre

M. Normandin, le propriétaire du cinématographe, a fait la déclaration suivante:

- Je ne connais des faits malheureux que tout le monde déplore que parce que m'a appris mon représentant, M. Bellac, chargé de diriger l'appareil installé dans le bazar de la Charité. M. Bellac est venu chez moi ce soir et m'a fait le récit suivant. "Je ne saurais, m'a-t-il dit, préciser les causes exactes de l'accident, mais autant que j'ai pu m'en rendre compte, il est dû à une explosion qui s'est produite dans la lampe du cinématographe. A un moment en effet la lampe s'est brusquement éteinte, puis s'est rallumée aussitôt en faisant jaillir autour d'elle un gerbe de flammes qui a dû communiquer le feu aux tapisseries environnantes. Dès que je me suis rendu compte du danger, je me suis efforcé d'y porter remède, non pas en essayant d'éteindre l'incendie, ce qui était impossible, mais en hâtant l'évacuation de la salle du cinématographe."

La société mondaine de Compiègne est touchée par la catastrophe ; la presse rapporte les décès de Mme de Varanval qui habite Jaux, de Mme Porgès, de membres des familles Lucinge-Faucigny, de la Panouse, de Waru, Costa de Beauregard. Mlle Ida de l'Aigle a été brûlée au bras. Mme Fournier-Sarlovèze (son mari n'est pas encore le maire de Compiègne), la comtesse de Foy et Mme Laperche ont échappé aux flammes.

La lampe du cinématographe qui causa l'incendie du bazar de la Charité était un modèle oxy-éthérique, mis au point en 1894 par Alfred Molteni. C'est le système d'éclairage utilisé par les frères Lumière lors de la première projection publique du 28 décembre 1895, Boulevard des Capucines, et par l'équipe de l'hôtel de Flandre à Compiègne lors de la séance de janvier 1897. Il fonctionne grâce à un mélange de vapeur d'éther et d'oxygène qui brûlent sur un bâtonnet de chaux en dégageant une lumière intense.

Au bout de quelques heures de projection, l'opérateur voulut recharger sa lampe. Elle était brûlante. L'éther fit instantanément explosion. Le film en nitrate de cellulose était déroulé en tas par terre, les bobines enrouleuses n'existant pas encore. La pellicule s'enflamma, se tordit en serpent de feu, embrasant les tentures et le vélum de la salle.

Le cinématographe, considéré un temps comme un amusement, était devenu un spectacle à risque. Dans les mois qui suivirent, les recettes des séances baissèrent d'un tiers sur l'ensemble du territoire. Cependant le monde forain était bien conscient que cette attraction leur permettrait de renouveler complètement leurs spectacles. De plus les sociétés de production, Méliès, Pathé, Gaumont..... commençaient à proposer des films ou des actualités au contenu de plus en plus attractif.

A Compiègne, après la projection de janvier 1897, on ne trouve plus aucun article dans la presse annonçant une nouvelle séance de cinéma, et cela malgré la présence chaque année à la Foire des Capucins de nombreux forains offrant des programmes particulièrement riches.



La salle de projection Lumière à l'Exposition universelle de 1900 à Paris; l'écran fait 400 m²

C'est l'**Exposition Universelle de 1900** à Paris qui va définitivement réconcilier le cinéma avec son public. Les organisateurs de l'Exposition demandent aux frères Lumière d'installer une salle de projection géante dans la Galerie des Machines, une immense nef de verre, vestige de l'exposition de 1889. L'écran fait 400 m² de surface et la salle peut accueillir 5000 spectateurs. Le programme dure 25 minutes et comprend 15 films, régulièrement renouvelés ; 150 films seront ainsi projetés. Le cinématographe géant Lumière connut alors un grand succès et 1 400 000 spectateurs profitèrent de cette attraction.

4- Le cinéma des loges ou cinéma forain

Après le traumatisme causé par l'incendie du Bazar de la Charité, les forains, soucieux de la sécurité de leur public, trouvèrent la parade au danger d'incendie en prévoyant des bâches mouillées près de l'appareil de projection que l'on recouvrait en cas de début de feu. Puis on installa le projecteur dans une cabine en acier qui l'isolait du public et étouffait le bruit de la mécanique que le piano d'accompagnement ne pouvait pas toujours couvrir.

Organisant depuis des décennies des fantasmagories ou des représentations théâtrales très prisées du public dans de grandes loges richement décorées, les forains construisirent pour le cinéma des loges au luxe tapageur et aux couleurs criardes. La salle pouvait accueillir plusieurs centaines de personnes.



Les loges de cinématographe au début du XXème siècle



Au dehors de la loge, une machine à vapeur entraînait un générateur électrique pour l'éclairage et la projection. Un grand orgue mécanique en bois peint et sculpté, orgueil de l'établissement, situé près de la caisse rameutait la clientèle par sa musique entêtante. Après avoir payé leur place entre 50 cent. et 1 Fr, plusieurs centaines de spectateurs prenaient place sur des sièges souvent inconfortables. Un musicien, souvent un pianiste, jouait les airs à la mode que le public reprenait en cœur. Puis au démarrage du film, il improvisait en soulignant l'action se déroulant sur l'écran par des effets musicaux. Un bonimenteur, pompeusement

appelé le conférencier, commentait les images et entretenait le suspens. Il devait parler haut et fort pour se faire entendre d'un public souvent chahuteur. Un bruiteur pouvait également accompagner les scènes avec divers instruments. Même si les bandes de films étaient rayées et usées, le public applaudissait à tout rompre à la fin de la représentation qui durait entre 1/2 heure et une heure, avec une bonne dizaine de films que l'opérateur montait et démontait à chaque bobine.

Ainsi pendant dix ans, les forains vont diffuser les spectacles cinématographiques sur tout le territoire ; ils assurent l'essentiel des recettes des maisons de production en achetant les films que ceux-ci produisent.

La première séance foraine à Compiègne

Suite à la séance de janvier 1897, Compiègne ne va plus connaître de projection cinématographique pendant six ans. Ce n'est qu'en mars 1903 à l'occasion de la Foire des Capucins, que Compiègne voit revenir le cinéma : le **Théâtre des Arts - Kedorza** installe son chapiteau place de l'Hôpital à partir du 22 mars 1903 pour une quinzaine de jours.

Nous connaissons le programme des séances grâce aux articles du Progrès de l'Oise :

Théâtre des Arts - Grand cinématographe perfectionné

On nous annonce l'arrivée sur l'emplacement de la foire des Capucins du cinématographe perfectionné, comportant une série de vues nouvelles et de toute l'actualité.

Signalons entre autre : "L'Histoire d'un crime", en six tableaux principaux : le meurtre ; l'arrestation ; la confrontation ; la cellule du condamné ; la toilette ; l'exécution.

Durée de la projection 10 minutes.

Le jeudi, matinée avec "Cendrillon", grande féerie du théâtre du Chatelet.

Et comme clou à chaque représentation, une vue locale : "La sortie de la Grand'messe de l'Eglise Saint-Jacques". Cette vue d'une netteté sans pareille fera certes sensation et sera cause d'une affluence considérable au Théâtre des Arts, car les Compiégnois pourront se voir, se reconnaître, marchant, courant, riant, etc sur l'écran du cinématographe.

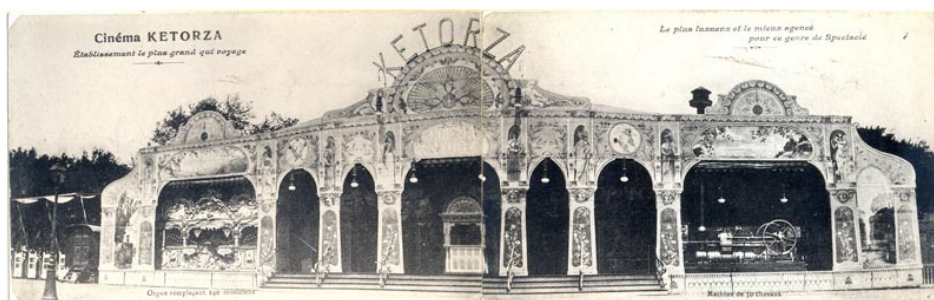
Séance toutes les demi-heures

La Direction traite au forfait pour représentation de Collèges et de familles et se rend à domicile."

La séance est courte, le spectacle ne dure qu'une demi-heure!. Mais ce spectacle préfigure la séance de cinéma que l'on connaît de nos jours.

L'Histoire d'un crime est un film réalisé par Ferdinand Zecca en 1901 dans les studios Pathé de Vincennes. C'est le premier policier du cinéma français et on y voit le premier flash-back.

De plus, en fin de séance, le Théâtre des Arts a l'idée ingénieuse de montrer un film mettant en scène les Compiégnois à la sortie de la Grand'messe de Saint-Jacques. Ce film a été réalisé pour le forain Kedorza le dimanche 15 mars, nous précise un article ultérieur du journal.



Le cinéma Kedorza

Le Théâtre des Arts - Kedorza appartient à ces dizaines d'entreprises foraines qui parcourent les foires en ce début du XXème siècle, popularisant les films des premières maisons de production, Pathé, Gaumont et Méliès en tête.

Ancien forain tunisien qui vendait des sucreries et que l'on retrouve sur la Foire des Capucins dès 1885, Salomon Kedorza a vite compris d'intérêt du cinéma. Le 26 novembre 1898, il adresse un courrier au Maire de Nantes pour l'informer de l'installation de sa baraque pour la foire d'hiver ; celle-ci est énorme, 27 mètres de long sur 8 mètres de profondeur. Un train de 14 wagons est nécessaire pour la transporter ! Elle est en elle-même une attraction : on découvre sur sa façade un orgue mécanique "*remplaçant 140 musiciens*" et une machine à vapeur "*remplaçant 50 chevaux*" alimentant un générateur électrique, garantie de sécurité. Le cinéma Kedorza sera présent à toutes les foires des Capucins jusqu'en 1912.

En mars 1905, Salomon Kedorza propose un spectacle particulièrement attractif :

Théâtre des Arts.

Ce merveilleux Cinématographe dont nous n'avons plus à faire l'éloge, tant il est connu des Compiégnois, présente toujours du nouveau. C'est ainsi qu'à la représentation de jeudi, la direction soumettra à notre appréciation : "La passion de N.S.J.C.", drame biblique en 18 tableaux ; "La vie authentique de sa S.S. Léon XIII au Vatican" ; "N.-D. de Lourdes et ses Pèlerinages" ; "Joseph vendu par ses frères", scènes tirées de l'Histoire Sainte, en 9 tableaux.

Quant à la partie comique et enfantine, elle ne laisse rien à désirer : "En Vacances !", pièce étourdissante de gaieté, "Les Lilliputiens du Palais de cristal de Londres", entièrement en couleur, "Un vol de Lapins" et enfin "Le Petit Poucet", pièce à grand spectacle, tirée des contes de Perrault, en 10 tableaux et apothéose. "Le Petit Poucet" est un chef-d'œuvre du cinématographe, et est présenté d'une manière parfaite et complète.....

De plus la mise en scène est splendide et d'une grande illusion par ses changements de vue, effets de lumière, apparitions célestes, apothéose.

En résumé nous ne saurions engager nos lecteurs à rendre visite au Cinématographe.

"La passion de Jésus Christ" est un film réalisé aussi par Ferdinand Zecca en 1903. C'est l'un des premiers long métrage de l'histoire du cinéma et le premier à avoir été colorisé au pochoir.

"Le Petit Poucet" est un film Pathé de 1905.

Si le cinéma forain permet d'introduire le spectacle cinématographique dans la plus petite ville, il reste néanmoins un événement exceptionnel. Le compiégnois de ce début de siècle ne pourra aller au cinéma que durant la quinzaine de la Foire des Capucins.

C'est pourquoi, on voit s'édifier des salles permanentes. Le spectateur pourra aller au cinéma chaque semaine, et non une fois par an. Et cette évolution est favorisée par les sociétés de production dont les tournages se multiplient.

En 1907, Charles Pathé qui distribue 50% des films projetés en Europe fait ce que l'on a nommé "sa révolution". Il décide de privilégier les salles de projection qui se créent dans les villes, au détriment des cinémas itinérants, et surtout de louer les films plutôt que de les vendre comme cela se pratiquait jusqu'alors. Pathé peut en tirer un meilleur profit et mieux contrôler la qualité des bandes que les forains utilisent alors jusqu'à usure totale. En 1909 les autres producteurs suivent Pathé et refusent de vendre les copies « au mètre ».

A Compiègne, Kedorza voit arriver une nouvelle concurrence en 1910. Un autre cinéma forain bien connu dans le nord de la France, **le Grand Cinématographe mondain Montigny**, dresse son chapiteau ; il cherche à attirer un nouveau public en organisant une parade avant la projection, avec Dario, " l'homme sans bras, ayant 70 cm de hauteur et qui présente à chaque séance son travail d'acrobate, jongleur, équilibriste, athlète, tireur etc." .

Une compiégnoise, Mme Suzanne Lesguillons, témoigne :

"Un cinéma ambulante, le Royal-Bioscop, (en fait le cinéma Montigny. NDRL) se montait au fond de la place, devant la maison de M. Demonchy (au n°3, à l'emplacement actuel de la boucherie. NDRL). Il passait des films muets, bien sûr - on était en 1912 - mais accompagnée d'une sonorisation appropriée transmise par un phonographe à cornet. C'est ainsi que pendant un défilé militaire, on pouvait entendre chanter :

*"C'est aujourd'hui marche de nuit
Au lieu de roupiller, on se promène
Faut pas crier ni faire de bruit
Faut pas réveiller l'indigène"*

Avant chaque représentation, ce cinéma donnait toujours une parade sur les tréteaux devant l'entrée. On y retrouvait chaque année un nain nommé Dario qui s'y produisait dans quelques démonstrations comiques."

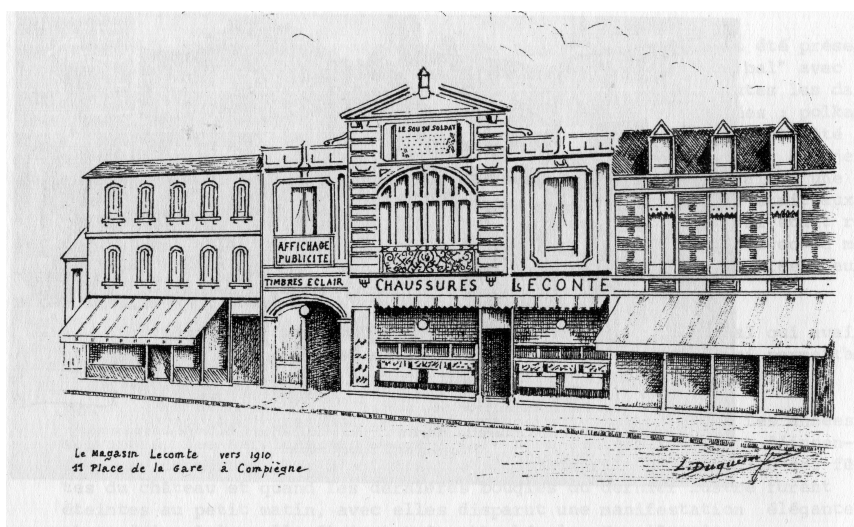


Dario du cinéma Montigny

La première séance en salle

Mais la principale concurrence vient de la création de salles permanentes. L'engouement du cinéma manifesté par les Compiégnois finit par attirer l'intérêt d'innovateurs locaux qui virent là une occasion d'investissement.

La première tentative fut certainement la plus originale :



Le magasin de chaussure Leconte, place de la Gare.
Les films étaient projetés du balcon au premier étage

En 1907, **M. Leconte** possédait un magasin de chaussures, 11 place de la Gare, face aux voies de chemin de fer. Etait-il amateur de cinéma ? Voulait-il attirer la clientèle dans son magasin en montrant une attraction nouvelle ? Les témoins de l'époque relatent que durant l'été 1907, M. Leconte eut l'idée un peu folle d'installer un cinéma public à l'extérieur de son magasin.

Un ancien compiégnois, M. Louis Pillon, témoigne que dans son enfance il allait voir les dimanche soir les projections de films de M. Leconte sur un écran disposé au balcon du premier étage. C'était gratuit et le public stationnait debout sur la place de la Gare, ou allait s'asseoir sur les marches de la passerelle du chemin de fer. L'écran fixé sur un cadre de bois était préalablement mouillé afin que la toile se tende en séchant, car on projetait le film de l'intérieur du magasin. Quand on voyait dégouliner l'eau du balcon, on entendait une clameur : "Ah, ça va commencer !".

Le succès fut immédiat car le spectacle était gratuit. Mais cette foule massée place de la gare entravait la circulation ; la Mairie dut y mettre bon d'ordre. La police municipale intima à

M. Leconte d'arrêter ses projections en plein air et de présenter son spectacle dans une salle fermée ; de plus un arrêté municipal du 24 octobre 1907 réglementa la diffusion cinématographique en intérieur, en imposant des règles contraignantes de sécurité.

M. Leconte, dont le magasin de chaussures devait être vaste, n'eut d'autre ressource que d'ouvrir une salle de cinéma avec entrées payantes.

Le 31 octobre 1907, le "Cinématographe Leconte" propose des séances les jeudi, samedi et dimanche en après midi et en soirée, pour la modique somme de 50 centimes. Le spectacle dure deux heures et seuls des petits films d'attraction y sont projetés, et non ceux de réalisateurs connus comme le proposent les forains des Capucins. Et comme M. Leconte avait le sens du commerce : tout achat de chaussure pour une valeur de 5 Fr donnait droit à une entrée gratuite !

Mais l'expérience fit long feu. Dès décembre 1907, les différents journaux compiégnais ne publient plus d'articles sur le cinématographe Leconte. En 1912, Leconte revendit son magasin de chaussure, et le 20 décembre 1913, ses locaux devinrent l'Olympia, un véritable cinéma de 700 places.

Des séances organisées par des sociétés de projection itinérantes se produisirent à Compiègne, comme l'**Omnium Ciné-Phono** à l'hôtel de France en mai 1908.

Le premier projet sérieux d'implantation de salles de cinéma permanent fut l'oeuvre de **Félix Pinson**. Le bal Pinson, établi rue du Port-à-Bateaux depuis 1880, à deux pas de la Foire des Capucins était un établissement reconnu dans la ville et accoutumé à accueillir un public nombreux. A l'occasion de la Foire des Capucins de 1909, Felix Pinson proposa des séances de projection dans la salle de bal, sans que l'on puisse encore parler de salle permanente.

Mais surtout, la même année, il fit construire une véritable salle de cinéma de 900 places, conclut un accord commercial avec la société Pathé et s'équipa d'un matériel de projection. De plus il pouvait assurer l'accompagnement musical des films grâce à l'orchestre qu'il dirigeait pour les bals.

Pinson proposait un spectacle total : projection d'un film souvent d'auteur, suivi par un spectacle de music-hall avec chansons, acrobatie, mimes etc. Il désignait son établissement comme étant un "Cinéma-Attraction"

CINÉMATOGRAPHE LECONTE

Place de la Gare, COMPIÈGNE

Ouverture le **31 Octobre**

| HEURES DES SÉANCES |
|--|
| Dimanches et Fêtes, Jeudi et Samedi SÉANCES DE 3 A 5 HEURES |
| Dimanches et Fêtes, SÉANCES DE 5 à 7 H. |
| Jeudi et Samedi, SÉANCES DE 7 à 9 H. |
| Dimanches et Fêtes seulement, SÉANCES DE 9 à 11 H. |

SPECTACLES DE FAMILLES
Vues inédites constamment renouvelées
VOIR LE PROGRAMME
affiché à l'entrée du Cinématographe
Place de la Gare
Durée du Spectacle : deux heures
AVIS : Il n'est pas servi de Consommation
dans l'établissement

ENTRÉE : 50 centimes

Avis : A partir du 1^{er} Novembre 1907, il est offert pour tout achat d'une valeur de 5 fr., réalisée même en plusieurs fois, un BON donnant droit à une Entrée gratuite pour une séance au Cinématographe.



Le cinéma Pinson, après sa destruction en mai 1918

C'est ainsi que le 9 janvier 1910, le *Progrès de l'Oise* publie l'annonce suivante :

Salle Pinson - Cinéma Pathé

Les débuts du cinéma Pathé, le plus beau, le plus fixe, le plus intéressant, auront lieu ce soir samedi à 8h1/2. Nous engageons vivement les personnes qui aiment voir quelque chose de bien à se rendre à la salle Pinson.

Citons parmi les vues : "La jeunesse de Vidocq", film d'art interprété par M. Harry Baur....

Le Pathé Journal relatant les faits de la semaine

La séance se terminera par "Phone", scène chantée et parlée.

Prix des places : 1fr ; 0.75 et 0.50 centimes

Dimanche soir, bal de nuit en la salle Pinson, rue du Port à Bateaux"

Félix Pinson organise une nouvelle séance le 16 janvier 1910 en proposant onze films de court métrage, la plupart comiques, et en plus "Les fêtes de Jeanne d'Arc à Compiègne", film d'actualité tourné lors de la fête du 23 mai 1909. Il est précisé qu'il y aura un "brillant orchestre symphonique", celui dirigé par Félix Pinson lui-même.

Malgré cet essai encourageant, Pinson ne poursuit pas ses séances en février. Il reprend les séances en mars 1910 à l'occasion de la foire des Capucins.



La salle de cinéma Pinson

Le *Progrès de l'Oise* précise le 6 mars 1910 :

Cinématographe

A la suite des séances de cinématographe données au mois de janvier avec des vues Pathé, et vu le succès, nombre de personnes qui avaient pris l'habitude de se rendre à ces séances ont été privées de ce spectacle et ont manifesté le désir de voir se continuer ces représentations

Aussi nous sommes heureux d'annoncer que les séances reprendront le samedi 12 mars avec un programme des mieux choisis. M. Pinson a obtenu de la maison Pathé le monopole de ses vues pour Compiègne.

Comme l'installation sera fixe, les dernières nouveautés seront données toutes les semaines et l'actualité représentée par le Pathé-Journal. Nous donnerons le programme dans un prochain numéro"

Ensuite, pour des raisons non précisées, le cinéma Pinson attendra le 11 décembre 1910 pour lancer réellement sa programmation, et celle-ci ne cessera plus jusqu'au début des années 1970.

En 1911, à la Foire des Capucins, Katorza, pour contrer la concurrence de la salle Pinson, propose des places à demi-tarif et annonce pour la première fois le cinématographe parlant et chantant; « *Les spectateurs auront l'illusion complète de la réalité* ». Il utilise le Chronomégaphone de Léon Gaumont, fonctionnant sur une synchronisation approximative d'un phonographe avec le projecteur du film.



Le chronomégaphone de Léon Gaumont,
le premier cinéma parlant

Katorza disparaîtra de la foire des Capucins en 1912 ; après la Grande guerre, il se sédentarise à Nantes, et le cinéma Katorza y existe encore de nos jours.

Le Grand Cinématographe mondain Montigny poursuivra ses représentations à la Foire des Capucins jusqu'en 1914.

Pinson est à présent le grand cinéma de Compiègne, bientôt rejoint le 20 décembre 1913 par le cinéma Olympia, place de la Gare. Le cinéma La Renaissance ouvrira à Margny-lès-Compiègne en 1919 et le Nouveau Théâtre en 1926.

Désormais il n'y aura plus de place à Compiègne, et dans bien des villes de France, pour les cinémas forains qui désertent les foires. De grandes salles permanentes les remplacent et proposent des films hebdomadaires suivis de séances de music-hall. Mais ce sont ces forains qui auront été les pionniers de cet art naissant et auront enchanté pendant plus de dix ans les foules compiégnaises. Depuis l'amour du cinéma ne nous a pas quitté.

Jean-Pierre Duterne - Décembre 2021

Sources :

- **Le grand art de la lumière et de l'ombre, archéologie du cinéma**, de Laurent MANNONI - édition Nathan 1994
- **La joyeuse foire des Capucins**, de Jean Pierre DUTERNE, Société historique de Compiègne - 2017
- **Eclairage sur l'année 1896. Eléments chronologiques relatifs à l'introduction du spectacle cinématographique sur les champs de foire français**, de Jean-Baptiste HENNION, revue "1895" n°54/2008
- **Le Progrès de l'Oise**, articles parus entre 1897 et 1914 - Archives intercommunales de Compiègne
- **Le livre vivant de Compiègne**, souvenirs recueillis par Louis DUQUESNAY - Les cahiers de la Sauvegarde - 1981